

elle-même que s'active la puissance symbolique des textes.

La conclusion, outre la synthèse habile de l'étude, propose de comprendre sur l'horizon de ce fonctionnement symbolique la place alternative des trois œuvres étudiées dans le champ littéraire contemporain majoritairement marqué par l'épuisement du sens. La figuration est en effet appelée ici à stimuler l'interprétation et la configuration des signes; elle induit une transfiguration qui ouvre au-delà. Il s'agit de « regarder en face l'envers de l'histoire contemporaine et l'inaperçu du monde visible, ce qui peut aider à discerner le mal lorsqu'il se cache, mais aussi à percevoir des raisons d'espérer au cœur du désenchantement » (p. 395).

Cet ouvrage comble assurément une lacune de la recherche scientifique, tant sur le plan de la théorisation des imaginaires littéraires que sur celui de l'historiographie littéraire contemporaine, qu'il contribue à éclairer de biais d'une manière novatrice.

Myriam WATTHEE-DELMOTTE
E.R.S.-FNRS/ UCLouvain

Audiard (Michel) et Simenon (Georges), *Le Sang à la tête, Maigret tend un piège, Le Président*, scénarios présentés et édités par Benoît Denis, Lyon / Arles, Institut Lumières / Actes Sud, 2020, 917 p.

Certes, le volume dont il va être question dans les lignes qui suivent n'est pas à proprement parler un ouvrage critique sur la littérature belge, puisque, pour une bonne part, ses pages sont dévolues à trois scénarios rédigés par le

plus célèbre des dialoguistes français, Michel Audiard – trois scénarios (*Le Sang à la tête* adapté du *Fils Cardinaud*, et *Maigret tend un piège* et *Le Président*, tous deux tirés des romans de même titre) qui s'avèrent, soit dit en passant, très agréables à lire, dans la mesure où ils sont écrits de façon somme toute littéraire et non techniciste comme il est de mise d'aujourd'hui. Mais, ainsi que le souligne Véronique Bergen dans *Le Carnet et les Instants*, ces scénarios sont « souverainement commentés [et] introduits par Benoît Denis¹ ». Regroupées en un livre, la soixantaine de pages de l'introduction générale que le directeur du Fonds Simenon consacre notamment aux rapports entretenus entre Simenon, Audiard et Gabin (interprète principal des trois films concernés) et les trente pages que compte chacune de ses trois introductions aux scénarios proprement dits constitueraient une belle étude, apte à renouveler la critique simenonienne, pourtant déjà tellement riche.

En outre, sauf erreur de ma part, il s'agit d'une première: jamais auparavant des scénarios de film n'avaient ainsi donné lieu à une véritable édition scientifique, avec un appareil critique comparable à celui de la Bibliothèque de La Pléiade. D'ailleurs, on se souvient que Benoît Denis a fait ses armes dans la prestigieuse collection, puisqu'avec Jacques Dubois, il y avait présenté et

1 Bergen (Véronique), « Audiard-Simenon », dans *Le Carnet et les Instants*, article mis en ligne le 30 janvier 2021, <https://le-carnet-et-les-instants.net/2021/01/30/denis-audiard-simenon/>

annoté, en 2003 puis en 2009, trois tomes de romans de Simenon.

Qu'apporte l'édition de ces scénarios aux simenoniens? Un regard qui est à la fois de biais, car il passe par une série de comparaisons nouvelles (entre romans, scénarios et films achevés, entre le Maigret de papier et le Maigret de Gabin ou entre les poétiques de Simenon, d'Audiard et de Marcel Aymé), et d'une clarté édifiante (caractéristique du travail de Benoît Denis). Le chercheur, qui a dirigé *Textyles* de 2004 à 2008, brosse dans son introduction générale un vaste tableau d'ensemble concernant l'idéologie et le parcours du romancier et du dialoguiste, mais aussi les contextes historique, générationnel, sociologique, politique, littéraire et filmographique aussi bien des trois romans que des trois scénarios. Ensuite, il réalise des analyses de détails, notamment au sujet des difficultés d'adaptation cinématographique que présentent les romans de Simenon, ce qui l'amène à des remarques éclairantes quant à l'écriture du père de Maigret. Par exemple:

[...] ce qui fait la singularité de la narration simenonienne est de s'effectuer souvent depuis un point de vue assez improbable, à la lisière de l'intériorité et l'extériorité, en ce point précis où la subjectivité affleure, sans néanmoins s'exprimer clairement – on pourrait ici évoquer les "tropismes" ou la "sous-conversation" de Nathalie Sarraute. Extrêmement fréquente dans les romans de Simenon, la phrase "il se comprenait" condense

cette manière d'appréhender le personnage. À la fois limpide et opaque, cette formule situe parfaitement l'enjeu: pas d'analyse ou d'explication, au sens où des mots pourraient ordonner le chaos ou la crise que traverse le personnage, mais un point d'entre-deux, extrêmement dense et cohérent, que le lecteur saisit comme un passage absolument évident de l'extériorité (les mouvements du corps, les expressions du visage, décrits à distance) à la rumination intérieure, laquelle prolonge en quelque sorte la description du personnage. (p. 40-41)

Comment Audiard s'en sort-il pour rendre cinématographiquement cette dualité dense et complexe? Voilà ce que Benoît Denis explore ensuite. Le scénariste-dialoguiste délègue une part de cette rumination intérieure à des personnages secondaires, qu'il étoffe ou qu'il crée de toutes pièces. Et pour demeurer fidèle à Simenon, romancier qu'il révère par-dessus tout, il va puiser ces personnages... dans d'autres romans de l'écrivain!

Ajoutons que le volume s'ouvre sur une préface de Jacques Audiard, se clôt sur une postface de Bertrand Tavernier, qu'il est rythmé par une série de photographies de plateau, qu'il reproduit les critiques suscitées par les sorties des films en salle, qu'elles soient élogieuses ou assassines (comme celle que le jeune Truffaut signe à propos du *Sang à la tête*) et contient divers témoignages. Terminons par celui de Michel Audiard lui-même, qui nous fait un portrait

enlevé de Simenon: « Je connais bien Simenon, mieux que personne peut-être, je l'ai rencontré cent fois, à travers toutes ses maisons, toutes ses femmes [...]. [...] à travers ses déambules, il est toujours resté le même: picoleur, liégeois, génial. Et gentil, en plus, étonnamment gentil. Parfois un peu enfantin [...]. [...] il aime bien que le mérite soit honoré, les valeurs reconnues, c'est son côté belge. J'aime bien les Belges. » (p. 61)

Laurent DEMOULIN
Université de Liège